

perdus... Fuyons donc, et hâtons-nous, car je perds tout mon sang, et mes forces s'épuisent...

—Viens... —répliqua Denis, et appuie-toi sur moi, je vais te soutenir.

Et tous deux s'élançèrent comme des serpents et suivirent, à travers les sinuosités du parc, le même chemin tortueux par lequel ils étaient venus.

Au moment où Réginald pénétra dans le massif, un profond silence y régnait.

Il appela le banquier d'une voix frémissante d'inquiétude. Van Goët ne pouvait répondre.

Il siffla les lévriers. Les nobles animaux n'entendaient plus la voix du maître.

Des laquais, attirés par le bruit des coups de pistolet, apparurent au détour d'une allée.

—Ici ! —leur cria le baron.

Ils accoururent.

Nous savons quel spectacle s'offrit aux yeux épouvantés de Réginald.

Cependant les deux chevaliers du poignard poursuivaient leur course furieuse parmi les détours des massifs. Denis soutenait et entraînaient Roncevaux, dont les forces défaillaient de minute en minute.

A droite, à gauche, en avant, en arrière, ils voyaient, comme des feux follets sur un marécage, passer dans les allées les lueurs vacillantes des torches portées par des valets effarés.

Roncevaux s'alourdissait de plus en plus et chancelait à chaque pas. Denis sentait une sorte de vertige lui monter au cerveau.

Enfin ils atteignirent la brèche pratiquée dans les clôtures du parc.

Mais devant cette brèche se trouvaient deux gardes-chasse du château, debout et la carabine à la main. A la vue de Denis et de son compagnon couvert de sang, ces hommes appuyèrent instinctivement la crosse de leur arme à leur épaule droite.

—Place ! —cria Denis.

—On ne passe pas ! —répondirent les gardes-chasses. — Faites un pas de plus, et vous êtes morts !

Par un mouvement prompt comme l'éclair, Denis dégagea son bras du bras de Roncevaux et saisit ses pistolets.

Une quadruple détonation retentit : celle des deux coups de Denis et celle des carabines traquées sur lui.

Atteints mortellement dans la poitrine, les gardes-chasses tombèrent à la fois.

—Allons !... —s'écria le capitaine des bandits, —allons, Roncevaux, la place est libre !

Mais le lieutenant, au moment où le bras de Denis avait cessé de le soutenir, était tombé sur ses genoux, puis tout de son long, la face contre terre, et ne donnant pas signe de vie.

XXVI. — MARGUERITE ET MINA.

Denis crut d'abord que Roncevaux était mort, frappé au cœur d'un coup de carabine.

Il souleva ce corps inanimé et le retourna. Le lieutenant n'avait pas reçu de nouvelles blessure, son évanouissement provenait de la blessure faite à son épaule par la morsure de Phanos, et de l'énorme perte de sang qui en était résultée.

Pendant quelques secondes Denis songea à abandonner Roncevaux. Mais il réfléchit que, sans lui, il lui deviendrait impossible de trouver la grotte perdue au fond des bois et dans laquelle attendaient le reste de la bande et Marguerite prisonnière.

Son parti fut pris aussitôt. Avec cette force prodigieuse et invraisemblable qui réside toute entière dans le système nerveux surexcité, et que l'homme trouve à son service en certaines circonstances urgentes, il saisit le corps de Roncevaux, l'enleva dans ses bras, et, pliant sous ce lourd fardeau, il franchit la clôture et gagna la campagne.

Après quelques centaines de pas dont la durée lui parut éternelle, il atteignit le petit bois et trouva les chevaux attachés au même endroit où il les avait laissés.

Par un dernier et suprême effort, il hissa Roncevaux sur sa selle, où il l'assujétit solidement. Il s'élança lui-même à cheval, après avoir essuyé son front baigné d'une sueur froide ; il saisit la bride de l'autre monture et il se dirigea à travers champs vers le lieu où il s'était séparé du gros de la troupe.

Il lui fallut plus d'une heure pour y arriver, à cause de la lenteur de sa marche.

A peu de distance se voyait la lisière du bois qui recélait la bande mystérieuse. Mais comment arriver à cette grotte, dont il ignorait le chemin ? Sans les indications de Roncevaux c'était une chose complètement impossible. Or, le mouvement du cheval n'avait point dissipé le profond évanouissement de Roncevaux.

Cependant le temps pressait.

Réginald, sans nul doute, allait organiser une poursuite immédiate, et la traînée sanglante que le lieutenant blessé laissait derrière lui sur la route rendait les traces bien faciles à suivre.

Dans cette extrémité, Denis eut recours à un expédient d'une énergie féroce.

Avec la pointe de son couteau il fouilla les chairs meurtries et sanglantes de l'épaule de Roncevaux.

La douleur fut atroce, car le lieutenant ouvrit aussitôt les yeux en poussant un gémissement déchirant.

—Si tu tiens à notre vie, —lui cria Denis, — redeviens un homme et commande à ta souffrance... sans cela nous sommes perdus !..

Et, en peu de mots, il le mit au courant de la situation où ils se trouvaient.

Roncevaux reprit à l'instant même toute son énergie et ne répondit que ce seul mot : — Venez.

Et, poussant son cheval pour le faire passer le premier, il s'engagea dans le bois dont, malgré l'obscurité, les sentiers étroits lui semblaient parfaitement familiers.

Bientôt une voix rude, étouffée à dessein, murmura tout près des cavaliers :

— Halte-là !

En même temps, la faible clarté que les nombreuses étoiles tamisaient à travers le feuillage mit une lueur fugitive sur le canon d'une carabine.

— Capitaine et lieutenant, —répliqua Roncevaux.

— Passez.

Roncevaux se tourna vers Denis.

— Nous sommes arrivés, —dit-il, — et il était temps, pardieu ! car je sens que je m'évanouis de nouveau...

Nous devons à nos lecteurs une brève explication.

Comment avait-il pu se faire que l'alarme eût été donnée au château précisément au moment où Denis et Roncevaux allaient tenter leur coup de main, même avant le premier acte d'hostilité de leur part ?

C'est bien simple.

Nos lecteurs savent déjà qu'après ce souper si triste auquel nous les avons fait assister dans un des chapitres précédents, Réginald s'était retiré dans son appartement.

Marguerite et Mina avaient regagné leur chambre commune. Marguerite était en proie à une sombre et profonde préoccupation qui ne pouvait échapper à la tendresse clairvoyante, quoiqu'un peu enfantine, de Mina.

— Chère sœur, qu'as-tu donc ? — demandait cette dernière avec inquiétude.

— Rien... je n'ai rien... que veux-tu que j'aie ? — répondait cette dernière d'un ton qui décelait toute l'agitation de son âme.

— Tu me caches quelque chose...

— Moi ?

— Oui, toi... je le vois, j'en suis sûr...

— Ah ! quelle idée ! — balbutia Marguerite avec un sourire contraint et douloureux qui faisait mal à voir.

— Tu as du chagrin ? — insinua tendrement Mina.

— Et quel chagrin veux-tu que j'aie ?

— Je l'ignore, puisque je te le demande.

— Chère Mina, tu es folle...

— Oh ! non ! tu es pâle, tes yeux sont rouges... Est-ce naturel, cela ?

— En effet, je suis un peu souffrante, mais je t'assure que cela ne sera rien...

(A continuer.)

SOREL, 11 février 1892. — Je, soussigné, ai fait usage du *Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette* pour une bronchite dont je souffrais depuis une année. Ce sirop m'a non seulement guéri de cette bronchite, mais aussi de la gravelle et de calculs des reins dont je souffrais beaucoup depuis trois ans et dont j'ai failli mourir il y a deux ans. Je suis maintenant en parfaite santé, tous les symptômes de ces maladies ayant complètement disparu depuis à peu près trois mois. — J. B. ROUILLARD, Inspecteur général des Mines de la province de Québec.

MONTRÉAL, 18 février 1892. — Je, soussigné, certifie que mon petit garçon, âgé de sept ans, a été guéri par le *Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette*. Il avait contracté la grippe l'hiver dernier et aucun remède n'avait pu le soulager. Sa toux était des plus violentes et très pénible pour nous. Vers le mois de juillet, alors que sa toux était devenue très grave, il fit usage de ce sirop merveilleux et la guérison s'opéra après l'emploi de deux flacons. Le *Sirop de Térébenthine* a de plus fortifié ses poumons, car il n'a pas toussé depuis et est maintenant en parfaite santé. — J. A. DESROSIERS, No 111 rue Saint-Christophe. (Agent de la succession Skelly), 1598 rue Notre-Dame.

MONTRÉAL, 29 février 1892. J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D., No 217 rue des Commissaires. *Monsieur*. — Je souffrais, depuis 22 ans, d'une bronchite grave, accompagnée d'oppression et que j'avais contractée pendant la guerre Franco-Prussienne. J'ai fait usage tant en France qu'au Canada de plusieurs remèdes réputés importants, mais sans aucun résultat. Je suis maintenant parfaitement guéri après avoir fait usage de 4 flacons de votre *Sirop de Térébenthine*. Je suis heureux de vous donner ce certificat et souhaite, pour le bien de l'humanité, que ce sirop soit connu partout. — AUGUSTE BOUESNEL, Gérant des annonces du *National*.